

Jean Bessière

Le Temps, chacun et chacune



À Annie : reconnaissance affectueuse.

Prologue

Sans s'attarder, il faut tout d'abord confier aux personnes susceptibles d'ouvrir ce livre que les récits qui vont suivre sont mêlés de quelques réalités biographiques et d'une large part d'inventivité. Encore que l'imagination n'y soit que plutôt rarement de profonde altérité. Il se trouve même, d'un sujet l'autre, parmi les personnages qui y sont dépeints, sans oublier leur petite musique intérieure, des êtres dont l'empreinte distinctive a marqué pour toujours l'esprit comme la sensibilité du narrateur. L'imagination, l'amitié, l'amour, la créativité, le temps..., c'est autant d'éléments qui ne font qu'Un, la vie ; aussi ce n'est pas sans émotion, ni un vif besoin d'écriture, que le narrateur s'est mis au plus vite en veine d'inspiration.

Un week-end très particulier

Pour l'heure, surveillant plusieurs jours par mois au lycée Lakanal, à Bourg-la-Reine, à quelques stations de métro du cœur de Paris, Jean-Marc Delvaux poursuivait par ailleurs des études de médecine depuis près de deux ans. Fils de parents au revenu modeste (un père ajusteur à l'Aérospatial, une mère nourrice au domicile d'un notaire) il lui fallait non seulement bûcher à la fac, mais aussi courir assez souvent après un job ou l'autre. Animateur de centres aérés, serveur chez Mc Donald, pion, il était de tous les petits boulots. Jean-Marc avait à cœur de ne pas solliciter la générosité naturelle de ses parents, prêts jusqu'à se saigner aux quatre veines s'il les avait laissés faire. Père et mère espéraient tant que leur fils obtienne son doctorat ; qu'il ait une existence économique moins soucieuse que la leur. De ce point de vue, le carabin était bel et bien d'accord, mais c'était à lui seul de se débrouiller au mieux, et cela jusqu'à la fin de ses études. Aussi lui arrivait-il de

temps à autre, tout jeune homme qu'il soit, d'éprouver une certaine lassitude, et même parfois de ressentir un sérieux coup de barre.

Ce samedi soir, après cinq ou six week-ends passés à potasser toute la sainte journée, et une longue partie de la nuit les yeux grands ouverts sur diverses polycopies et manuels médicaux, il décida de s'octroyer à cette heure, loin de tout effort de mémorisation, quelques heures de détente – le boulevard de Clichy, place Blanche, Pigalle, il se dit y trouver là le meilleur moyen de détourner son esprit de trop nombreuses occupations.

Dès la sortie de la bouche de métro, place Clichy, il jeta un œil sur ce qui se jouait ici ou là au cinéma. Aucune affiche ne retint son attention. La nuit commençait à tomber, ainsi que quelques gouttes de pluie. Ce fut bientôt une pluie battante qui s'abattit sur le boulevard. Jean-Marc s'engouffra à la hâte dans une brasserie. Le moment comme le lieu étaient d'ailleurs opportuns : vingt heures trente à sa montre. Il commanda une assiette anglaise et une chope à la pression. L'endroit était populaire, sonore, avec des couleurs de peau distinctes d'une personne à l'autre. En ce début des années quatre-vingt-dix, il était déjà possible de tabler sur un métissage génétique et culturel qui irait florissant de jour en jour.

Son dîner terminé, Jean-Marc remarqua, au travers de vitres très bien éclairées, que la pluie avait cessé. Il prit encore le temps de prendre un café express, et celui

d'observer une jolie fille accompagnée d'un type dont les manières étaient celles d'un mauvais garçon. Il semblait se moquer de la jeune beauté qui lui faisait face. Elle, son regard paraissait désigner confusément le ciel et l'abîme, l'amour et l'enfer. Le visage du suborneur supposé, lui, ne paraissait pas pouvoir se défaire d'un air de malignité ; sorte de grimace d'aspect à la fois enjôleur et criminel. Il promenait sur elle un vilain regard de vainqueur. Il donnait à voir que cette « belle plante » était sa chose. Oui, tout bien considéré, Jean-Marc préféra ne pas s'attarder plus longtemps sur leur cas. A tort ou à raison, cette relation de couple lui paraissait par trop déplaisante.

Sorti de la brasserie, alors qu'il venait de parcourir quelques dizaines de mètres d'un pas baladeur, Jean-Marc s'aperçut d'un mouvement naturel qu'il n'avait plus son portefeuille sur lui ; toutes les poches de son anorak furent fouillées en vain. Il revint tout de go sur ses pas. Le personnel de la brasserie était trop occupé pour avoir remarqué le geste d'un pickpocket, et aucun consommateur n'avait remis au gérant ou à la caissière un portefeuille qui se serait perdu. Le jeune étudiant en médecine maudissait sa négligence. Il n'avait plus un rond, plus même un ticket de métro pour le retour.

Là, de nouveau dehors, il se mit à faire l'inventaire mètre par mètre du trottoir, du caniveau, soulevant morceaux de papier et feuilles de journaux qui, occasionnellement, pouvaient traîner par terre.

Continuer la recherche lui parut bientôt tout aussi inutile qu'absurde. Dès lors, il erra longuement à l'aveuglette. Lorsque tout à coup, à l'entrée d'une ruelle déserte, à l'éclairage borgne, il entendit les bruits d'une altercation, une porte qui s'ouvrit avec fracas, et le bruit sourd d'un corps qui vint chuter juste devant lui. La nuit était déjà profonde, et ce coin de ville si obscur, qu'il était difficile de se rendre compte au mieux de la situation présente. Dans l'immédiat, le seul constat notable était que la querelle avait cessé dès que le corps était tombé dans l'obscurité, à pas même deux mètres des pieds de Jean-Marc. A l'écart, les formes imprécises de deux individus s'agitaient sur les bas-côtés de la chaussée. A peine audibles, les sons de leur voix n'en étaient pas moins de tonalité masculine. Ces deux formes humaines indistinctes, genre d'ectoplasmes plus ou moins en mouvement, ne semblaient pas vouloir se rapprocher. De part et d'autre, on parlait de plus en plus bas. Jean-Marc tendit un moment l'oreille, mais la voix de ces silhouettes fantomatiques restait sourde. D'ailleurs, l'une d'entre elles se dissipa assez rapidement sous la pâle lumière d'un quart de lune, alors que l'autre pénétrait furtivement à l'intérieur d'un corps de bâtiment. Sans nul doute, ces deux individus étaient ceux qui avaient maltraité la personne étendue là, sous ses yeux, à portée de main.

Quel que fût l'état chaotique dans lequel il se trouvait depuis la disparition de son portefeuille (un

chéquier, et le salaire de plusieurs jours de surveillance au lycée Lakanal s'y trouvait placé en petites coupures) Jean-Marc Delvaux eut tout de même à l'esprit l'idée de relever le corps étendu au sol. Encore qu'il ait eu un moment d'hésitation : ce corps pouvait être celui d'un malfrat victime d'un règlement de compte entre truands. Jean-Marc se voyait déjà impliqué dans une mauvaise affaire, retenu dans un commissariat de police pour sait-on combien de temps. Il dut songer un bon moment aux devoirs prescrits par la morale pour ne pas abandonner cet être de chair et de sang affalé en bordure de trottoir.

Malgré la nuit, l'infime clarté de l'endroit, Jean-Marc put se rendre compte, tout d'abord par le contact des mains, et un peu mieux à l'œil nu, que le corps était en partie dénudé, les bras et les jambes exposés à l'atmosphère nocturne et fraîche d'un mois de mars sur le point de s'achever. Seul le port d'une nuisette, et, à sa lisière, un dessous minimal, servaient d'habillement à l'inconnue. Le visage, lui, se trouvait pour les trois quarts tourné vers le sol, et couvert de longs cheveux dénoués.

Jean-Marc aurait pu imaginer ou rêver bien des choses à cette heure de la nuit, sauf de se trouver là, le dos et les jambes fléchis, à l'équerre d'un corps de femme allongée sur la chaussée d'une ruelle toute aussi ténébreuse et inquiétante que la lecture de certains romans noirs. De nouveau, il fut tourmenté par l'idée d'être pris pour l'agresseur de cette femme.

Il pensa un instant tirer le corps contre la porte d'habitation la plus proche, d'en actionner la sonnerie, et de s'en aller au plus vite. Oui, c'est ce qu'il cherchait à faire « l'insensé » lorsqu'il entendit l'inconnue gémir. Elle avait du mal à trouver les mots. Elle tourna le visage avec difficulté. L'une des joues semblait être tuméfiée. Bien que peu perceptible, ce visage lui apparut beau, tout de féminité. Il put aussi se rendre compte, un peu gêné, que cette femme était dotée d'une harmonieuse plastique corporelle. Sa personnalité, elle, restait entièrement à découvrir. Or, vu le vol plané qu'elle avait fait, la violence de l'impact sur le macadam, et probablement suivi d'un choc émotionnel, elle n'était guère en mesure de s'exprimer pour le moment. Jean-Marc lui adressa des paroles de consolation, lui massa très légèrement la nuque.

Tandis qu'elle reprenait peu à peu ses esprits, il lui proposa de l'aider à se mettre debout. Grimaçant sous la douleur, elle éprouva du mal à se déployer et, à demi-dressée, souhaita quitter ce lieu sur l'instant. Pourtant, son élan fut interrompu sur le champ. L'une des chevilles avait dû se tordre, ou un genou cogner par terre lors de sa chute. Celui qui l'avait envoyée valdinguer n'avait pas fait semblant. Elle s'efforça cependant de marcher à petits pas. Mais alors qu'ils s'approchaient d'un espace bien éclairé, Jean-Marc lui fit remarquer avec pudeur la légèreté de sa tenue vestimentaire. Elle s'exclama alors, d'un air paniqué, que l'appartement qu'elle venait de quitter, jetée brutalement

d'un bas d'escalier, était désormais pour elle un endroit de détestation à tout jamais. Il n'était pas question qu'elle y retourne chercher les vêtements et autres effets laissés au beau milieu d'une querelle impensable, sans précédent. Elle aurait tôt fait de mourir plutôt que de retrouver un seul instant ce lieu maudit.

Jean-Marc la regarda d'un air interrogatif. Tout d'abord, elle tint à s'excuser pour ne pas s'être présentée : elle se prénomma Louise, et le remerciait infiniment pour son secours. « Puis-je savoir à mon tour, lança-elle gracieusement, le prénom de mon bienfaiteur ? »

Ces quelques mots jetèrent le jeune étudiant en médecine dans les idées les plus romanesques ; son imagination se perdit un moment dans des sentiments d'amour et d'aventures singulières. D'une image érotico-énamourée à l'autre, il se voyait imbibé de baisers ambrosiaques, le corps parcouru de caresses, d'attouchements voluptueux, tout cela avec un goût de paradis.

Il fut sorti de cette brièveté de temps surréaliste, empreint de désirs plus ou moins conscients, par Louise, seule autre personne que lui à oser traîner la nuit dans une ruelle pareillement isolée. Le psychisme éprouvé, le genou douloureux, et qui plus est, vêtue de sa seule lingerie féminine, elle jugea en effet impossible de s'avancer davantage. Toute de gentillesse, elle lui désigna un banc public qui, dans la demi-pénombre, se trouvait à l'angle de la ruelle et d'une rue passablement

éclairée. Tandis qu'elle s'asseyait, Jean-Marc ôta son anorak pour le lui déposer sur les épaules. Il lui conseilla de l'enfiler. Ce fut aussitôt fait. Louise tira la fermeture éclair jusqu'à l'extrême limite du large col. Elle ne put s'empêcher de sourire. Vu la grande taille de Jean-Marc (un mètre quatre-vingt-huit) l'anorak lui descendait à mi-mollets. Tous deux s'amuserent tels des adolescents sur le point de se lier l'un à l'autre. Il lui dit, le cœur léger, que sa tenue était finalement très décente ; qu'elle pouvait très bien ainsi traverser Paris sans être arrêtée pour outrage public aux bonnes mœurs. Volontiers complice, elle essaya à nouveau de faire quelques pas, mais la douleur était vraiment par trop cuisante. En revanche, il était facile pour lui d'aller faire signe à un taxi dans une rue toute proche, et autrement plus animé que ce « coupe-gorge ». Mais à l'instant même, la mémoire refaisant surface, l'étudiant se reprit sans tarder : il n'avait plus le moindre argent en poche. Il conta brièvement sa mésaventure. Tous deux étaient donc logés à la même enseigne.

Déjà, très sensiblement amouraché, Jean-Marc pensa qu'il était urgent de réfléchir au mieux. De son côté, Louise n'était pas insensible au charme innocent du futur médecin. Elle ne tarda pas à lui dire son âge : trente-quatre ans. Puis, visiblement bouleversée, elle en vint à lui confier son drame. A l'entendre, elle était grandement responsable de cette situation calamiteuse. Depuis près de six mois, elle trompait son mari. Celui-ci avait cinquante-six ans. André

Lafargue travaillait sur une vaste échelle. Il était constructeur et exportateur de bateaux de plaisance dans la région bordelaise. C'était un homme sérieux, respecté de ses collaborateurs. Il était fou d'amour pour elle, la couvrait de présents, la laissait aller librement retrouver son Paris d'origine (l'attachement de Louise pour cette ville était fusionnel) aussi souvent que cela lui chantait. C'était un homme adorable, d'une prévenance peu commune. Hélas ! Elle ne l'aimait pas ; l'aimait bien tout simplement. Pour tout dire, André Lafargue avait beau être un époux comme il est rare d'en trouver (un homme intelligent, rieur, et toujours prêt à inventer ce qu'il y avait de mieux afin de la choyer chaque jour davantage) Louise s'ennuyait à ses côtés. Elle se trouvait même sur le point de le quitter, aveuglée qu'elle avait été par des heures d'infidélité faites de bonheurs d'alcôve inespérés. Peu aguerrie, naïve, ignorante des bassesses les plus abjectes, elle s'était éprise d'un charmeur patenté ; un amant de la pire espèce en vérité. Ce dernier s'avérait être un maître chanteur éhonté, sans aucun scrupule, de mèche avec un photographe véreux de la presse people. Elle avait pu voir ce soir, contrainte et forcée, durement malmenée, de nombreuses photos compromettantes, d'une sexualité crue, réaliste, sur lesquelles on la voyait assurément auprès de cet odieux amant. Comment avait-elle pu s'enticher d'un pareil monstre ? Elle était désormais prisonnière d'un

chantage qui pouvait durer à jamais. Il n'était même pas question de rentrer chez elle. Pareille histoire finirait fatalement par s'apprendre. Son mari, tout comme elle, pourrait être sujet d'une risée générale ; une fable des plus railleuses ne manquerait pas de se répandre dans tout Bordeaux et alentour.

Jean-Marc Delvaux était un jeune homme plutôt droit, bien né, mais qui avait encore besoin d'expérience pour trouver le courage de proposer à une jeune femme, qui lui plaisait à ravir, de l'accompagner dans son petit chez-soi. En lui-même, il pensait bien pouvoir trouver dans un coin de sa piaule quelque argent pour régler la course d'un taxi.

Ce fut elle, Louise, par association d'idées simultanées, qui en vint à mettre au clair l'intention qu'il n'avait osé formuler. Elle voyait en lui une présence salutaire. Elle lui dit être bien à ses côtés, et que l'idée de passer le reste de la nuit dans ses bras, chez lui ou ailleurs, lui faisait chaud au cœur. Elle porta alors le regard sur la bague qui couvrait très largement l'une des phalanges de sa main droite. Elle prévoyait déjà de vendre au plus vite ce diamant, d'une remarquable densité, chez son bijoutier Van Cleef, place Vendôme. Jean-Marc croyait rêver : était-ce cette même jeune femme qui, tout à l'heure encore, se trouvait dans une situation désespérée, et qui se montrait à présent d'une légèreté inouïe. Elle parlait de renouveler sa garde-robe, de renaissance psychosomatique, et même d'avouer la stricte vérité à

son mari. Louise souhaitait être tirée d'affaire au plus vite. « Advienne que pourra ! »

En attendant, tout sourire, elle demanda à Jean-Marc d'héler un taxi. A cette heure de la nuit, ce dernier eut tôt fait d'arriver avenue du Maine, dans le quatorzième arrondissement. Louise resta assise en compagnie du chauffeur du temps que Jean-Marc grimpe à son studio chercher le peu de fric qu'il pensait avoir mis de côté à l'intérieur de son Vidal. « Ouf » Peu de billets s'y trouvaient, mais ils étaient bel et bien valides.

Alors que le taxi s'éloignait, et que Louise le devançait d'un pas devenu étonnement facile vers la cage d'escalier, Jean-Marc la prévint que deux étages l'attendaient. Fiérote, elle fit entendre qu'elle ne ressentait plus guère de tiraillements à son genou. Elle ajouta, plaisante à souhait, que ce devait être le résultat de son magnétisme animal, paramédical, qui opérait déjà. Il la prit alors dans ses bras, la bascula sur son épaule, et grimpa ainsi, ses doigts caressant le haut des cuisses sous l'anorak, jusqu'à son studio. La nuit durant, et jusqu'à la mi-matinée, ils filèrent le parfait amour.

Pas plutôt sortis du lit, ils étaient déjà tous deux à la joie de se retrouver le soir : lui devait être de surveillance au lycée Lakanal dès onze heures. Avant cela, il lui fallait dégoter des fringues (il allait oublier) que Louise puisse se vêtir sans être ridicule. Vite, il téléphona à Blanca, une très bonne copine d'enfance (celle-ci étudiait à présent à l'école normale supérieure en vue d'être prof

d'espagnol) qui habitait à proximité, rue d'Alésia. Blanca l'assura de sa diligence ; son amie Louise pouvait compter sur elle. Sur ce bel allant d'amitié matinale, Louise pensa qu'il était urgent pour elle de donner un coup de fil à Bordeaux : son mari devait savoir qu'elle resterait quelques jours de plus à Paris. Certes, André la laissait libre de son temps, mais un seul jour sans nouvelles d'elle, « le sel de sa vie » il était homme à s'en inquiéter. « Il est si gentil et bien attentionné à mon égard, précisa-t-elle, je serais bien ingrate de ne pas lui témoigner ma reconnaissance. Il sera déjà suffisamment groggy lorsque je lui apprendrai de front, in extenso, la mésaventure que j'ai connue dans les bras d'un maître chanteur ! »

Cela dit, elle se serra fortement contre Jean-Marc, comme si, désormais, il était seul à pouvoir lui apporter réellement du bonheur.

Le soir venu, de retour au logis, Jean-Marc fut quelque peu surpris de découvrir Louise et sa copine Blanca en train de tchatcher en langue espagnole comme les meilleures amies du monde. Le plus surprenant était le chic, le nec plus ultra de l'élégance, avec lequel l'une et l'autre étaient habillées. Louise lui parut encore plus belle et plus désirable qu'à la première heure. Pour ce qui était de sa camarade, Blanca, elle qui était plutôt du style « jeans-doudoune » voilà un look improvisé, de grande classe, qui pouvait paraître extravagant, bizarre, et même un peu ridicule. A la décharge de Blanca, il fallait savoir qu'elle avait dû céder

à la tentation, sans aucun sentiment de culpabilité, vu l'insistance spontanée, toute de générosité, avec laquelle Louise l'avait amenée dans les diverses boutiques des huitième et seizième arrondissements. En échange de quelques fringues prêtées en fin de matinée (il faut se souvenir que Louise, femme adultère, n'était plus en possession alors, sur le plan vestimentaire, que d'une nuisette et d'une petite culotte) Blanca avait été comblée de cadeaux.

Louise s'en était tenue à ce qu'elle avait envisagé : son diamant avait été vendu à son bijoutier « Van Cleef » qui, connaissant depuis longtemps les largesses de M. André Lafargue, avait tout intérêt à conserver « Madame » comme cliente. En clair, au regard d'un jeune étudiant d'une vingtaine d'années, et d'une future enseignante guère plus âgée, Louise faisait figure d'une jeune femme pleine aux as. De plus, Louise disait à cette heure être certaine que son mari, aimant comme il l'était, attaché éperdument à la pérennité de leur couple, lui pardonnerait assez vite ces heures d'infidélité malencontreuse. Elle ne pouvait qu'avoir beaucoup à gagner en lui avouant la vérité.

Blanca ouvrait tout grands les yeux ; peut-être pensait-elle que son ami Jean-Marc se trouvait être au centre de ce marivaudage confidentiel. Perspicace, Louise crut alors bon de préciser : « Durant près de six mois, d'un rendez-vous à l'autre, je me suis laissée abuser par un séducteur qui m'a fait croire à Dieu sait quel miracle amoureux !... A vrai dire, Blanca, il est

difficile d'imaginer un pareil type ! Par le biais de mon infidélité conjugale, il m'a finalement menacée, photographies à l'appui, de révéler à André, mon mari, ces moments où je m'étais abandonnée, crédule, aux ondulations de ce corps robuste, souple, fait pour retenir dans ses bras toute femme à la fleur de l'âge. Cela pour dire, Blanca, combien j'ai été longue à distinguer, au plus près de cette fougue amoureuse, ce long regard sournois, langoureux et moqueur ; ce visage faux, ces rictus d'un amour affecté, dont chaque trait préfigurait quelque manœuvre douteuse. Bref, Jean-Marc te contera éventuellement la suite cette sordide mésaventure. Pour l'heure, je vous invite tous deux à dîner chez Clovis, rue Beaujon... Des noix de Saint-Jacques poêlées, je ne vous dit que ça !

Le dîner fut en effet gastronomique à souhait. De façon manifeste, Louise et Blanca s'entendaient à merveille. Elles partageaient nombre d'idées, de goûts, de sentiments ; de telles affinités électives paraissaient inouïes du point de vue de Jean-Marc. Toutes deux avaient plusieurs langues à leur actif. L'une et l'autre, issues d'une famille bourgeoise, avaient beaucoup voyagé lors de leur adolescence ; l'argent ne leur avait jamais fait défaut. Jean-Marc, lui, n'avait jamais été au-delà de quelques pays voisins. Il n'avait même jamais prit l'avion, ni même traversé la mer d'une manière ou d'une autre. Le coût de ses études de médecine, les nombreuses heures d'études elles-mêmes, faisaient qu'il n'avait guère de temps pour